

24 Mars 1965

Arriverons-nous, avant la fin de cette année, à trouver quelque règle, quelque style ? Le temps est court assurément.

Nous avons eu déjà deux séminaires fermés au cours desquels vous avez eu des communications. Qui est-ce qui n'est pas d'accord ? Ce sont bien des communications, c'est le nom que mérite ce que vous avez entendu. Vous avez pu prendre des notes et les choses ont été disposées en principe pour que vous puissiez vous procurer ces textes. Ceux qui ont eu de la chance, qui sont venus au bon moment, ont pu en effet les avoir.

Comme j'ai eu l'imprudence de dire que, pour ceux qui prendraient le texte de LECLAIRE, j'attendais de ceux-là, une collaboration, ce qui, probablement, dans l'esprit de mes auditeurs, impliquait que ceux qui prenant le texte, n'apporteraient aucune contribution, seraient - comme on dit à l'école où il semble que nous soyons encore - repérés. Il en résulte que j'ai appris avec étonnement que certains n'ont pas pris le texte de LECLAIRE pour n'avoir pas ensuite à encourir le reproche de n'y avoir pas répondu. On apprend à tout âge. Il faut croire qu'il peut rester des coins de naïveté, chez quelqu'un qui pourrait se croire lui-même chargé d'expérience.

Heureusement je ne suis pas, là-dessus, trop naïf. Bien, alors maintenant, nous nous trouvons devant la nécessité de rappeler que ce que nous faisons ici, c'est une chose à laquelle j'ai donné ce caractère fermé, non pas que nous puissions espérer donner la ligne et le champ de ce qui doit s'opérer ailleurs, c'est à dire la mise au point analytique des conséquences de la recherche que je fais devant vous cette année, et qui se trouve cette année par exemple, pouvoir s'intituler ontologie subjective. Le terme « subjective » étant à prendre ici au sens d'un qualificatif ou d'un prédicat objectif, ça ne veut pas dire que c'est l'ontologie qui est subjective ;

l'ontologie du sujet, et quelle est l'ontologie du sujet à partir du moment où il y a l'inconscient. Ceci, bien sûr - j'essaie de vous tracer cette année la ligne - ça a des conséquences au niveau de, pas tellement la critique comme on dit, mais de la responsabilité du psychanalyste, terme assez difficile à évoquer dans un contexte de société psychanalytique. Ce que cela comporte en effet à ce niveau, ceci doit être construit, articulé ailleurs, et il n'est pas facile de réunir un collège où les choses puissent être posées à ce niveau, ici, en marge de ce que je poursuis cette année comme leçon devant vous, de donner un certain échantillonnage, donc il y aura toujours un certain arbitraire dans le choix de ce qui appuie la ligne - que nous essayons de serrer ici à son niveau de fondement nécessaire - de ce qui l'appuie, venant de divers domaines : vous l'avez vu illustré par ce que nous avons extrait de la théorie des nombres.

Echantillonnage aussi de ce qui peut intéresser l'analyste dans un travail d'articulation concrète, à propos d'un cas, travail d'articulation essentiellement animé par notre ligne de recherche, et c'est ce qui, aujourd'hui, va être mis à l'épreuve d'un certain nombre de réponses dont nous aurons à qualifier la pertinence.

Je n'en dirai, pour aujourd'hui pas plus, donc, avançant dans l'expérience, nous allons voir ce que ça va rendre.

Je ne voudrais tout de même pas vous laisser sans pointer, en son temps - car, tout de même, nous ne pouvons pas laisser passer cet événement - la valeur d'image que doit prendre pour nous l'exploit de cette semaine, celui qui s'est passé à quelques cent soixante quinze et plus kilomètres dans l'espace, et qui - je l'ai dit - à nos yeux, prend valeur d'image. Je ne le commenterai pas aujourd'hui car ça nous emmènerait trop loin.

Je vous prie simplement de rêver à la valeur que peut prendre notre major de l'espace : le nommé Loonov, par rapport à ce que - dans cette ontologie du sujet - représente justement ce en quoi l'homme peut être proprement cette chose, éjectée et reliée à la fois, qu'est l'objet(a). Auquel cas - aujourd'hui je suis

un petit peu maladroit pour dessiner les choses mais c'est quand même pas très difficile - voici notre major et voilà l'objet(a) ; la capsule ce serait le \$ et alors où est le désir, sinon au niveau du grand Autre : U. R. S . S .

Je suis heureux que ça vous fasse rire, parce que, cet exploit - l'un des plus sensationnels, tout de même, qu'on puisse mettre à l'actif des hommes - cet exploit a incontestablement une face de gag qui tient profondément à ce qu'il est effectivement la structure dernière du fantasme ainsi réalisée ; on peut la trouver, bien sûr, dans d'autres registres, mais on peut dire que ce n'est pas non plus sans portée que nous l'ayons là, sous sa forme la plus parfaitement désexualisée.

Vous savez, ce n'est pas à ce propos que j'ai introduit quelques réflexions sur le cosmonaute, puisque ceux qui écoutent bien mon cours peuvent se souvenir, qu'à propos du syllogisme classique sur le « Socrate est mortel », j'ai essayé d'en faire un autre à côté, caricatural sur Gagarine.

Ça n'était certainement pas à la pointe de la visée de ce qui trouve ici, non pas à s'articuler - j'y reviendrai - mais à s'esquisser.

Je ne crois pas, en le disant aujourd'hui d'ailleurs être complètement en dehors de notre champ : ce qu'il en est de la position subjective, à savoir si elle est entièrement réductible logiquement ou si cette position subjective, en tant qu'elle intéresse le sujet de l'inconscient, nous devons en pointer la considération du côté d'un reste, à savoir justement cet objet(a). C'est bien entre ces deux termes que va se suspendre - si la chose se poursuit rigoureusement, la question qui peut être posée à propos de la formule littérale - presque graphique - la formule littérale décantée par l'opération de l'alambic de LECLAIRE.

Je vais maintenant demander qui sont les personnes présentes parmi celles sur lesquelles nous comptons, j'énumère : VALABREGA est là ; IRIGARAY, LEMOINE sont là ; je sais qu'OURI est là, COSTANIS-DIAMANTIS est là : merci bien ; Jennie LEMOINE est là, Francine MARKOVITS est là, Melle MONDZAIN est là, et MAJOR.

LECLAIRE

Je vais proposer d'engager la discussion sur ce texte, peut-être par les considérations qu'arbitrairement je qualifierai de théoriques. Il se trouve d' ailleurs que celles d'OURI et de VALABREGA portent précisément sur la question du fantasme. Alors peut-être qu'OURI pourrait commencer.

OURI

Je suis très ennuyé de n'avoir que douze minutes, parce que j'ai un texte qui, en le disant vite, ferait à peu près trente minutes. Alors, je vais certainement sauter beaucoup de choses qui pourraient être importantes . Enfin, peut-être dans la discussion, on pourra en réintroduire.

L'exposé de LECLAIRE, la dernière fois, m'a certainement inspiré sur un mode un peu poétique, j'ai écrit une petite exergue qui pourra se développer après.

Admettons que le « poor d'je li » est une gestalt phonématique qui s'est organisée à partir du nom propre du sujet - c'est démontré dans le texte - ou plus exactement autour de son prénom et du nom du père , figure éclatée, morcelée, qui est réajustée selon les lois d'un processus primaire, profération au moment d'évanescence du sujet, cri d'une jouissance primitive, cristallisée, qui s'inscrit pour indiquer le chemin quasi inaccessible.

Je reprends, sous une autre formulation peut-être, ce que disait LECLAIRE, sorte de [ ]du signifiant le plus intime, panneau d'interdiction pour la phénoménologie de la signification, entrée dans un domaine du non-sens, prémisse de l'inconscient, dimension vectorielle d'un point d'origine plus ou moins mythique, ce point de voyance hors du champ reflété-reflétant, d'où l'on peut voir surgir l'essence de l'image. Là ou le « wo es war » concrétise L'historial du sujet parlant.

Avant de formuler, quelques critiques à propos de l'exposé de LECLAIRE, je voudrais indiquer à titre d'hypothèse, mais à titre d'hypothèse seulement, la fonction possible de cette genèse de cette Gestalt phonématique « poor d'je li ».

C'est là que je vais être obligé de réduire au maximum parce que je faisais un survol très rapide et partiel d'une littérature neurologique pour essayer de voir quels en étaient les facteurs.

Je signale que j'emploie cette expression de Gestalt phonématique un petit peu dans un sens qui se rapproche de celui donné par Conrad, le neurologue, lorsque il reprend l'étude gestaltique de l'aphasie, à partir de Goldstein etc. Et je signale que Conrad distinguait dans la genèse de la Gestalt, une Vorgestalt ou pré-gestalt et une gestalt finale.

Je passe tout ça et je pense que cette gestalt « poor d'je li » se rapprochait bien plus de ce que Conrad appelle une pré-gestalt. Un autre aspect de cette pré-gestalt, quelle que soit même cette pré-gestalt « poor d'je li », ça peut nous évoquer aussi une autre conception qui est la conception de Guillaume à propos de la période du mot-phrase non différencié, jaculation secrète accompagnée d'une sorte de culbute, comme le dit LECLAIRE, ce

« poor d'je li » serait une sorte de mot-phrase contenant en soi l'origine de tous les développements syntaxiques ultérieurs. Mais arrêtons-nous encore un petit instant pour indiquer que cette pré-gestalt phonématique peut se situer d'une façon très marginale que Lourià et Ludovic décrivent sous le nom de « langage syntaxique » dans l'article sur le Mutisme et les silences de l'enfant.

Des auteurs commentant l'analyse des conceptions de Lourià définissent le langage syntaxique comme se différenciant du langage réel par le fait qu'il ne se dégage pas de la réalité et de l'action, il est confondu dans l'activité immédiate : il n'est qu'une façon de souligner le geste, la mimique ou l'action. Ils le distinguent du langage planificateur et du langage informateur. Je passe.

Cependant, même si nous rappelons l'articulation possible de ces conceptions avec des notions telles que le schème moteur ou les développements théoriques

de Silver, nous pourrions citer aussi ce que dit Ombredanne, qui est intéressant au sujet de la genèse du langage de l'enfant. Mais tout ceci ne nous semble pas cerner d'une façon très précise le problème et il semble bien plus important, bien plus urgent et bien plus proche de notre sujet de nous référer à une étude d'André Thomas. Etude très précise, cette étude dont je ne fais qu'indiquer la référence : parue dans un article de la Presse médicale de février 1960 s'intitule La caresse auditive au nourrisson, le prénom et le pseudonyme.

Des les premiers jours de l'enfance, l'enfant est exquisément sensible à son nom, et cette sensibilité spécifique semble quelque chose de très particulier et simplement autre que le phénomène décrit par exemple par [...] à propos des premiers sons, auxquels, répond l'enfant, ceux qui reproduisent ses propres lallations provoquant, dit-il, l'arrêt des gazouillis.

Enfin rappelons ici les données fondamentales qu'article Jakobson dans une communication ancienne de septembre 1939, sur les lois phoniques du langage infantin et leur place dans la phénoménologie générale. Il dit qu'on ne peut expliquer le tri des sons lors du passage du babil au langage, au sens propre du mot, que par le fait de ce passage même, c'est à dire par la valeur phonématique qu'acquiert le son. Plus loin la richesse phonétique du gazouillis cède la place à une restriction phonologique.

Donc, avant même ce que j'appelle là, la réduction phonologique qu'inaugure l'organisation de la parole, dès l'époque du gazouillis, du babil, avant que le langage se détermine en système clos, il se crée une polyvalence phonématique potentielle, une surabondance phonétique, dans laquelle l'enfant s'individualise suivant un schéma qui lui est personnel. N'y aurait-il pas, dès cette époque - et c'est là l'hypothèse que je formule - la mise en place d'une sorte de grille personnelle, un système de crible phonologique, dans le sens employé par [...] que je ne cite pas. Ces cribles phonologiques seraient comme la clé - dans le sens d'une clé de l'écriture musicale - qui permettrait de déchiffrer

l'articulation du sujet avec le signifiant et ses semblables. Or cette clé ne serait-elle pas justement proche de cette gestalt phonématique dont nous parlions précédemment?

Cette gestalt fonctionnerait un peu comme un système de résonateur découpant dans le langage ambiant des formes, des significations, pour pouvoir s'organiser dans un message, nanti par le crible personnel.

C'est le problème analogue, à celui que nous citions, du rapport existant entre les langues étrangères et la langue maternelle, mais aussi sur le plan pathologique, on peut rapprocher ces phénomènes de celui des illusions verbales ou encore des délires d'auto-référence.

Mais il semble que c'est aussi le mode de fonctionnement du système préconscient par lequel s'organisent les Fort-Vorstellungen.

A ce sujet, je pense qu'il serait intéressant de rappeler très rapidement quelques citations de Lacan, dans le séminaire du 10 janvier 1962(p138 ...) il dit :

« ce qui nous intéresse dans le préconscient, c'est le langage, tel qu'il est effectivement quand on entend parler. Il scande, articule nos pensées. Dans l'inconscient structuré comme un langage, il n'est pas facile de le faire s'exprimer dans un langage commun. Le langage articulé du discours commun par rapport au sujet de l'inconscient est au dehors : un au-dehors qui conjoint en lui ce que nous appelons nos pensées intimes. Ce langage qui court au dehors et pas de façon immatérielle, ce discours est entièrement homogénéisable comme quelque chose qui se tient au dehors ; le langage court les rues et là il y a effectivement une inscription : le problème de ce qui se passe dans la conscience qui vient à s'y faire entendre est le problème de la mimique entre cet inconscient et le préconscient. »

Et encore :

« si nous devons considérer l'inconscient comme le lieu du sujet, où quelque chose, à l'insu du sujet est profondément remanié par les effets de rétroaction du signifiant impliqué dans la parole, c'est pour autant et pour la moindre de ces paroles,

que le sujet parle, qu'il ne peut faire que toujours une fois de plus se nommer sans le savoir, sans savoir par quel nom ».

Et enfin :

« le statut de l'inconscient s'est constitué à un niveau plus radical, l'émergence de l'acte d'énonciation ».

C'est un simple rappel et nous pouvons supposer que cette gestalt « poor d'je li » est très proche du point d'émergence où, dès la naissance du sujet - un sujet, par exemple qui sort d'un comma répond à l'appel de son nom bien avant qu'il puisse s'éveiller au bruit d'une phrase quelconque.

Argument supplémentaire pour signifier que cette gestalt indique le sujet parlant. C'est ici, par cette face, par ce point, que le fantasme peut être repéré, et c'est là que j'en arrive à cette critique de LECLAIRE - mais ce point de repère n'est point le fantasme - c'est là une reproche que je pourrai faire à LECLAIRE d'avoir assimilé son « poor d'je li » à un fantasme.

Fondamentalement, le fantasme est bien plus d'essence scopique. Bien sûr, nous pouvons citer Freud qui, dans la lettre à Fliess du 23 mai 1897 émet l'hypothèse que les fantasmes se produisent par une combinaison inconsciente des choses vécues, et des choses entendues, suivant certaines tendances.

Mais le problème reste entier. La saisie phénoménologique du fantasme pose le problème de « l'imagification » du fantasme.

Mais ce problème implique la mise en équation d'un certain cadre symbolique. Il me semble qu'en toute rigueur, cette gestalt phonématique, sonore, indique le point d'où l'on peut voir surgir l'image privilégiée d'un fantasme fondamental très conjuratoire et d'ouverture, marquant la mise en jeu du grand Autre. Ainsi posé, il me semble que nous pouvons mieux articuler ce que dit LECLAIRE, en évitant le risque de tomber dans une joute spéculaire avec le patient, et ce qui peut résulter d'une recherche obsessionnalo-esthétique d'une clé

fondamentale du problème qui est posé par la relation analytique. Il semble qu'il y ait là on effet, la recherche d'une assurance qui doit être un au-delà de l'angoisse vers le lieu mythique de la jouissance de l'Autre, avec un évitement, avec une retombée vers une aliénation possible du désir du sujet analysé dans le désir de l'analyste.

Nous pouvons formuler ça autrement. Ce qui semble être ici en question c'est la problématique du phallus dans la relation analytique : le chemin qui mène vers l'unité du sujet signifié par le nom du père, qui est phénoménologiquement l'« apparaître » du phallus dans la démarche de « signifiantisation ». Là je fais une référence à une note de Lacan de ce même séminaire du 10 janvier 1962, qui après un développement mathématique, d'une fonction périodique, commente la première chose que nous rencontrons et ceci : c'est que le rapport essentiel de ce quelque chose que nous recherchons étant le sujet avant qu'il se nomme, si l'usage qu'il peut faire de son nom pour être le signifiant de ce qui est signifié de la question, de l'addition de lui-même à son propre nom, c'est de le « splitter », de le diviser en deux.

D'autre part, la gestalt phonématique par son essence de l'ordre du A, du grand Autre, est ce qui est le point d'ambiguïté, c'est à dire pour soi-même et pour les autres. La venue au jours dans la relation analytique de ce point d'ambiguïté mérite en effet d'être cernée d'une façon particulièrement précise : il a quelque chose à voir avec le point de réversion, point d'articulation entre l'imaginaire et le symbolique.

J'ai essayé de réduire au maximum mon exposé.

LACAN

Merci de l'avoir fait. Ce que vous avez fait de plus long, nous verrons ce que nous allons en faire.

LECLAIRE

Dans le choix que nous avons de répondre immédiatement en détail à chaque intervention d'une part, ou, d'autre part, d'en souligner un point - quitte à le laisser en suspens et donner la parole à d'autres - j'ai choisi la seconde formule, parce que je ne pense pas qu'il soit opportun, ni que moi, ni que Lacan reprenions pour commencer la parole. Je pense qu'il convient que ceux qui se sont exprimés par écrit le fassent aujourd'hui devant tous. Le point particulier que je voudrais souligner et qui, à moi me fait problème, est la prévalence de l'élément scopique que OURI avance comme constitutive du fantasme.

Sans doute, c'est ce qui est communément évoqué lorsque l'on parle de fantasme mais je me demande si, analytiquement parlant, nous n'avons pas précisément à distinguer les formes de fantasme selon la nature de l'objet - objet au sens lacanien, c'est à dire objet(a) - impliqué dans le fantasme. Autrement dit, s'il s'agit d'un objet de la sphère scopique, de la sphère visuelle, d'accord, mais dans l'exemple choisi par moi, il s'agit d'un objet d'une autre nature qui est précisément un objet du domaine de la voix, de la sphère, disons vocale et acoustique. Je ne sais pas s'il convient nécessairement de réduire cet objet à une dimension scopique. Je laisse la question ouverte car je pense qu'il y aurait lieu, là, de discuter. Sur la question du fantasme, est-ce que VALABREGA, qui avait une question terminologique à préciser, veut prendre la parole ?

VALABREGA

Ce que j'avais à dire rejoint un des points soulevés tout de suite par OURI. C'était une remarque très brève, à laquelle je ne donne qu'une portée terminologique et que les remarques terminologiques peuvent naturellement avoir, car je tiens à dire à Serge LECLAIRE que dans l'ensemble, j'ai trouvé son exposé extrêmement satisfaisant.

Je reviens, comme OURI l'a fait sur la formule « poor d'je li » dont LECLAIRE a fait - comme OURI nous l'a dit - un fantasme, et même un fantasme fondamental, l'Urphantasie. C'est sur ce point que porte la remarque que je veux faire.

Une formule de ce genre peut-elle être considérée comme un fantasme ? Je ne le pense pas. Je pense que la formule contient les éléments de base ou les éléments signifiants du fantasme fondamental.

Seulement, l'un ne se réduit pas à l'autre.

Sur le contenu scopique, sur la forme scopique dont on vient de parler, je ne serai pas pleinement d'accord avec ce qu'a dit OURI mais plutôt je me rangerai à l'indication que vient de donner LECLAIRE. Moi, je dirai ce qui peut mettre d'accord les tenants de la copie - si je puis dire - et les tenants des distinctions nécessaires à faire au niveau des pulsions dans la constitution du fantasme fondamental, je définirai le fantasme comme une histoire qu'on raconte, ou plus exactement une histoire qui est racontée, qui se trouve racontée - ce qui n'implique rien quant à savoir qui la raconte, où elle est racontée, et par qui elle est racontée - la seule chose est que l'histoire racontée peut se référer à un contenu scopique ou à un autre.

Ce que je verrai d'essentiel dans le fantasme dit fondamental, dans l'Urphantasie, c'est que - selon moi du moins - il débouche nécessairement sur un mythe.

C'est d'ailleurs pourquoi en psychanalyse, on ne peut pas faire autrement que de passer perpétuellement du

signifié au signifiant par la signification et dans tous les sens de ce passage. Cette définition de l'analyse s'applique évidemment à la découverte du fantasme et du fantasme fondamental.

J'ajoute un petit point : ce qui me paraîtrait intéressant de demander à LECLAIRE comme complément à son exposé, c'est ceci: quelles sont, dans son cas, les conditions cliniques d'obtention de la dite formule ? Sur ce que j'ai dit de l'analyse qui passait du signifié au signifiant par la signification, on ne peut que le dire, d'ailleurs, ce n'est pas une critique, c'est : qu'est-ce qu'a fait LECLAIRE dans son exposé, ce qui - une dernière fois - réduit la portée de ma remarque à une question de distinction de termes.

## LECLAIRE

J'aurais du mal à répondre en peu de mots à la question des conditions cliniques d'obtention de cette formule. Elle vient, elle surgit, elle est livrée. D'ailleurs cette formule est un exemple type. Mais ce sur quoi je voudrais m'arrêter un tout petit instant, c'est sur la question du fantasme telle que l'argumente VALABREGA.

Il dit que pour lui, est fantasme quelque chose comme l'argument impersonnel d'une histoire. D'accord. La critique porte peut-être, à propos de cette formule, mais elle ne porte pas tout à fait, car cette formule semble quand même représenter pour le sujet, l'ébauche - si mince soit-elle - d'une histoire et non seulement d'une histoire, d'une sorte d'action. Lorsque j'évoquais le geste de la culbute, enfin l'accomplissement même somatique, qui accompagne la formule ou qui réalise la formule, je pense qu'il se produit quelque chose du niveau de l'accomplissement sommaire du modèle d'une histoire.

Je reviendrai peut-être d'une façon plus précise là-dessus tout à l'heure s'il en reste le temps.

Je voudrais maintenant demander à Mme IRIGARAY de communiquer ses remarques car il me semble qu'elles se rapportent, qu'elles peuvent compléter, d'une part, celles qu'a faites OURI sur la question du prénom ou la question de la sensibilité au prénom et peut-être aussi, d'autre part, parce qu'elle reprend le problème du corps dans le cas de cette observation.

## IRAGARAY

A propos du séminaire de LECLAIRE, je voudrais faire trois remarques sur des choses assez différentes. La première remarque a trait à la différence qui existe entre le pronom et le patronyme, différence qui - à mon avis - n'avait pas été assez notée par LECLAIRE. Quand LECLAIRE parle du nom propre, il donne comme exemple George Philippe Eliani et quand Lacan en a parlé d'ailleurs, il a donné comme exemple Jacques Lacan. Or il me semble qu'entre Eliani et Lacan d'une part, Jacques et George-Philippe de l'autre, il existe des différences importantes. Lacan et Eliani ne sont pas des noms propres. En tant que Lacan ou Eliani, le sujet n'est que l'élément d'un groupe, et l'on pourrait invoquer à ce propos ce qu'une lignée exige de ceux qui portent son nom, au mépris de la singularité de chacun.

Georges-Philippe, Jacques, situent le sujet dans cette lignée. Ils sont en quelque sorte, l'image sonore du sujet. Ils rendent compte de la singularité du sujet, du moins à l'intérieur du groupe Eliani ou Lacan, mais ils en rendent compte surtout au niveau imaginaire ce qui n'exclut pas déjà, évidemment la présence du symbolique.

On peut noter à ce propos que l'enfant jeune est toujours appelé par son seul prénom spécialement par sa mère. Par ailleurs, si un autre dans la lignée - et particulièrement le père - s'appelle Georges-Philippe ou Jacques, se pose un problème crucial pour le sujet; et l'homonymie du prénom, spécialement entre père et fils ou mère et fille est souvent - me semble-t-il - un handicap pour le devenir du sujet. Evidemment quand le sujet sort du groupe Eliani ou Lacan, il ne peut se signifier qu'en tant que Georges-philippe Eliani ou Jacques Lacan parce qu'il rencontre alors d'autres Georges Philippe ou Jacques. On peut noter que cela se situe grosso-modo au moment de la scolarité, moment clé pour la pose de l'Oedipe et l'accès au symbolique. A ce Georges-Philippe ou Jacques primordiaux et plus imaginaires, s'ajoutent alors le Eliani, le Lacan qui vont situer le sujet dans la société où il entre alors vraiment, la

famille étant finalement plus une autre mère qu'une vraie société. Le nom propre est donc conjonction d'une image sonore, d'une marque symbolique. Mais il reste toujours, me semble-t-il, une différence, notamment au niveau de l'identification, entre les Georges-Philippe, ou les Jacques ou les Eliani et Lacan. Par exemple, le sujet ne réagit pas de la même façon à la mort d'un Georges-Philippe et à la mort d'un Eliani.

Alors, deuxième remarque : quand LECLAIRE parle du masque vide de l'inconscient, j'aimerais bien qu'il explique ce qu'il veut dire, parce qu'en fait, son texte ne paraît pas considérer l'inconscient comme vide. D'ailleurs, il me semble que si les analystes considèrent l'inconscient comme vide, il sont beaucoup plus proches de Claude Lévi-Strauss qu'ils ne le disent.

Si l'Inconscient est vide, il se manifeste seulement par des chaînes de comportement, ce mot étant entendu dans un sens très large, et non par des contenus imagés ou phonématiques.

Ce problème d'un inconscient plein ou vide paraît tout à fait fondamental, et si les analystes peuvent si difficilement parler de l'inconscient n'est-ce pas justement qu'il est avant tout une structure repérable par opposition, ou du moins par comparaison, avec d'autres inconscients, structure à la fois semblable et différente de tel ou tel sujet.

Troisième remarque : si l'inconscient naît de la rencontre de l'organique et du signifiant, pourquoi LECLAIRE invoque-t-il des expériences de différence exquise, des mouvements de culbute, des attitudes de réversion qui se situent, il me semble à un niveau proprement corporel ?

LECLAIRE veut-il dire par là que le comportement corporel du nourrisson est d'ores et déjà organisé de façon parallèle à celui du signifiant ? Mais n'est-ce pas supprimer alors ce problème de l'insertion du signifiant dans l'organisme, drame dont va naître l'inconscient.

Il me semble que l'originalité de l'organique n'est pas assez préservée, à moins que ce que LECLAIRE suggère c'est qu'il s'agisse là d'une espèce de

fort-da que le sujet essaie sur lui-même pour maîtriser justement cette rencontre primordiale entre l'organique et le signifiant. Mais touche-t-il alors au niveau inconscient le plus archaïque, puisqu'il y a déjà maîtrise?

## LECLAIRE

Plusieurs questions sont posées. Trois au moins. À la première, je ne saurais que laisser toute sa valeur à - j'allais dire aux arguments cliniques qui sont avancés concernant la valeur privilégié du prénom. La question que je poserai à ce niveau-là, lorsque Madame IRIGARAY dit que les prénoms rendent compte de la singularité de chacun, mais qu'ils en rendent compte surtout au niveau imaginaire, je pense qu'une question est posée en un point particulièrement sensible, car bien sûr, là, il resterait à préciser avec plus de rigueur ce que l'on entend justement par ce niveau imaginaire et à quoi il est opposé - bien entendu au symbolique mais comment et on quoi précisément dans ce cas - au niveau du primaire ?

Sur la question de cette expression de masque vide et du vide en particulier, je crois que cela soulève, ou que cela active toute la série des fantasmes qui nous sont familiers, et si je puis dire, qui se rapportent à l'opposition du plein et du vide.

Le mot n'est peut-être pas très heureux que j'ai choisi, mais c'est cette image de masque qui m'avait accroché pour des raisons qu'il faudrait sans doute que je reprenne. Le terme de vide est employé là, dans un sens précis - à savoir où il n'y a pas de sens tout prêt, où il n'y a pas de signification toute faite - qui est le contraire d'un plein ou d'un trop-plein de sens; si vide - à propos du masque de l'inconscient, ou du masque vide de l'inconscient - a un sens, c'est dans cette direction que je souhaite qu'on l'entende.

Quant à la question de l'implication du corps, la question de la rencontre de l'organique et du signifiant, c'est là ce que je considère comme une question cruciale, et s'il m'est donné un tout petit

peu de temps à la fin de cette discussion, je pense pouvoir reprendre d'une façon précise ce que j'ai à dire là dessus, justement à propos de ce que je soulignais déjà tout à l'heure, dans la valeur - on pourrait presque dire animatrice sur le plan musculaire - de cette formule « Poor d'Je li » car il me semble, je vous le dis tout de suite, ça n'aurait pas beaucoup de sens pour vous, que cette formule est déjà, d'une certaine façon quelque chose comme un mime de signifiant. J'y reviendrai tout à l'heure, je vous redis : si nous en avons le temps.

LACAN

Je voudrais seulement faire une petite remarque concernant cette question du prénom. Je mettrai la prochaine fois au tableau l'indication en allemand d'un ouvrage sur la psychologie des prénoms par une nommée Rose Katz, si mon souvenir est bon. Je crois que tout de même sur ce sujet, l'essentiel a été dit par Luce IRIGARAY : l'essentiel dans la distinction du prénom et du nom de famille, c'est que le prénom est donné par les parents, alors que le nom de famille est transmis. C'est beaucoup plus important que le côté classificatoire qui oppose la généricité du nom de famille à la singularité du prénom. Ça ne constitue nullement une singularité, un prénom. Tout au plus, l'essentiel, c'est qu'il traduit quelque chose qui accompagne la naissance de l'enfant et qui vient nettement des parents. L'enfant a déjà sa place déterminée, choisie dans l'univers du langage, du prénom, des illustrations à la fois les plus superficielles...

LECLAIRE

LEMOINE avec qui nous terminerions, si je puis dire, cette première partie, très arbitrairement découpée, des remarques disons théoriques, ou des commentaires de nature théorique.

## LEMOINE

Je n'ai pas l'impression que ce que je vais dire est théorique car ce que j'ai dit m'était suggéré plutôt par quelques réflexions que je me suis faites après avoir entendu le brillant exposé que LECLAIRE nous avait fait au dernier séminaire fermé.

Ce que j'ai à dire porte sur deux points : - d'une part sur le fait que LECLAIRE n'a pas du tout fait allusion à la dernière phrase du rêve, qui me semble à moi essentielle, car cette phrase était justement un appel à lui, et faisait de ce rêve un rêve de transfert. En effet, que dit la dernière phrase ?

« Nous nous dirigeons tous les trois vers une clairière que l'on devine en contrebas ».

Eh bien, pour moi, la clairière est claire. Il s'agit justement du nom de LECLAIRE qui est invoqué en quelque sorte par le patient et donc ceci est déjà un appel au nom. Or il y a un second appel au nom, et un autre nom, qui est le nom du père et qui est indiqué par la licorne, car qu'est-ce que la licorne ? C'est un animal fabuleux qui ne trouve son apaisement - et LECLAIRE nous le dit dans son article écrit en 1960 dans les Temps Modernes - que s'il repose dans le giron d'une vierge.

Or, c'est là justement le problème du tabou de la virginité et il faut remarquer d'ailleurs que cette vierge c'est peut-être la mère. Mais il n'y est fait nulle part allusion dans ce rêve. Cette vierge, c'est la mère de Philippe. Or la mère de Philippe, c'est celle qui répond au désir du père. Si le père a épousé une vierge, une mère vierge, le nom de Philippe, l'identité de Philippe [...] à ce moment-là incontestée.

Mais Justement, Philippe est un obsessionnel. Et le désir de sa mère est justement ce qui fait question. C'est la raison pour laquelle Philippe a les plus grands doutes sur lui-même et sur son identité, et c'est la raison pour laquelle aussi, il est entré en analyse.

C'est pourquoi ce parallélisme entre le nom de l'analyste qui se trouve, lui, hors-circuit - et d'ailleurs, je demanderai à LECLAIRE, comme je le lui ait écrit, s'il n'y a pas là un contre-transfert, enfin un excès de contre-transfert, si justement il n'a pas jusqu'au bout refusé de s'expliquer, en n'écoutant, pas d'une oreille aussi attentive que le début du texte du rêve, cette dernière phrase qui lui était adressée ; de toute façon cette dernière phrase vise le nom de l'analyste d'une part, et d'autre part, le nom du père.

Et alors, là je voudrais toucher à ce que l'on a appelé ici le corps, tout à l'heure, c'est-à-dire à l'angoisse du patient.

Je crois que ceci est essentiel si, en effet, le patient parle de Lili, et si tout est dévié en quelque sorte, vers la Lili de Licorne, et si tout ce qui a trait à la corne se trouve caché et rassemblé en quelque sorte dans un animal fabuleux, C'est parce que, il y a du côté de Lili finalement, un équivalent de la relation à la mère, mais un équivalent déplacé, c'est à dire beaucoup moins angoissant.

De même , l'évocation du nom de l'analyste est beaucoup moins chargée d'angoisse que ne le serait l'évocation du père. Et c'est pourquoi le père est masqué dans ce rêve, ou condensé - si l'on veut - dans l'image et c'est pourquoi l'analyste est au contraire beaucoup plus apparent puisqu'il s'agit d'une clairière.

Ceci m'amène à parler de la formule de « Poor d'je li ». On a dit tout à l'heure, et je suis d'accord avec cela, que c'est une réversion ; il y a une sorte de symétrie en quelque sorte, entre les deux éléments de cette formule. Il y a en effet, d'un côté, Georges et de l'autre côté Lili et au milieu, le petit qui est la flèche du désir dont Lacan nous a appris à nous servir. Je veux dire par là que cette symétrie est une fausse symétrie, et c'est une fausse symétrie parce que Georges se retrouve au bout du compte avec Lili, c'est à dire que Lili lui a... enfin, avec Lili, il a compris, il a tenu en main, il a signifié, en quelque sorte vécu, son désir. Et c'est cette espèce de traversée par le désir qui modifie la formule « Poor d'je li », réversion que

nous trouvons d'ailleurs aussi dans la formule symétrique :

« Lili j'ai soif » : « Philippe j'ai soif ».

Il semble que cette sorte de réversion, c'est à dire ce retour sur soi-même et cette façon de se retrouver soi-même perpétuellement, soit évidemment le problème fondamental l'attitude fondamentale de Philippe. Mais alors, à quoi sert cette formule ? Elle sert à combler un manque dans la chaîne signifiante, elle sert par sa singularité, et je crois qu'il y a une différence avec l'image que l'on rencontre très fréquemment et très facilement dans de nombreuses analyses : que ce soit par exemple une tour qui regarde avec deux yeux, ou que ce soit un typhon qui brusquement se retourne vers la bouche d'une patiente ou que ce soit un guignol aussi qui devient brusquement un sexe dressé, eh bien toutes ces images là on les retrouve, à un tournant essentiel d'une analyse et chaque fois qu'il y a une angoisse à combler. Cette formule « Poor d'je li » est une formule beaucoup plus archaïque - d'ailleurs cela a été dit déjà - et c'est une formule qui permet peut-être d'aller plus loin dans l'analyse du sujet et qui permet au sujet finalement de faire quoi ? De se récupérer lorsqu'il se trouve - de par l'angoisse - arrêté dans le cours de ses associations et dans le cours de sa vie. Car ce qu'il faut bien dire c'est que l'angoisse est éprouvée corporellement, que c'est ça le problème, et que ce que fait l'analyse ce n'est pas autre chose, justement que de mettre en route la chaîne signifiante, et ainsi de modifier ce qui se trouve incarné, en quelque sorte, par le sujet. D'ailleurs l'analyse est-ce que ce n'est pas, justement au bout du compte, une réincarnation du signifiant. Est-ce que, au dernier terme, elle ne guérit pas le sujet en lui permettant de se réincarner dans son langage ?

## LECLAIRE

LEMOINE avait raison et je m'excuse de l'avoir classé dans la première catégorie. Je dois dire - puisque nous sommes déjà dans la seconde série d'arguments, à savoir des argument cliniques - que sur ce point-là , je laisserai à chaque témoignage sa valeur d'association, car je ne pense pas - bien que nous soyons en séminaire, disons : fermé - que nous puissions entrer dans la dimension d'une discussion de cas, voire même de l'analyse d'un contre-transfert.

Non pas que ce soit quelque chose d'exclus, mais je crois que nous n'en aurions pas tout à fait le loisir et la possibilité ici. Ce qui vient en écho à un texte analytique est en soi, je pense, suffisamment éloquent. Je voudrais maintenant donner la parole à Mme COSTANIS-DIAMANTIS qui je crois, justement, va nous présenter une très brève observation d'autre chose.

Mme COSTANIS-DIAMANTIS

Dans un article tel que celui que LECLAIRE nous a proposé, il semble bien qu'à propos de ces groupes de mots, il se proposait de nous montrer comment à travers une chaîne de signifiants, nous apparaissait l'inconscient. Je dis bien, il me semble, car si notre propre expérience ne nous faisait rencontrer de telles notions, nous serions condamnés à le croire sur parole. Il semble en effet, qu'au niveau d'une théorisation, d'une explicitation, d'une référence à un tiers - celui qui n'est ni l'analyste ni l'analysé - à celui-là, ces notions paraîtraient comme arbitraires. C'est pour dire que, si temporairement, nous acceptons de le croire sur parole, ce n'est que par le détour de notre propre expérience que nous serons amenés à nous en convaincre plus sûrement. La relation analyste-analysé étant une relation à deux, le troisième - celui qui écoute, l'auditeur - n'y a pas eu « voix d'accès ».

Je rapporterai ici un exemple de réponse, entre l'analyste et son patient, là où le dialogue s'engage entre deux inconscients et où la référence, à un tiers devient malaisée. Au cours d'une thérapie, un enfant me dit subitement :

« où est l'orange, où est l'orange ? »

et comme je me demandais intérieurement ce que pouvait bien signifier cette orange, j'écrivis un lapsus qui me renseignait sinon sur cette signification, du moins sur mes propres fantasmes ; j'écrivais : « où est l'organe ? ».

Je voudrais maintenant rapporter une histoire que j'entendis rapporter devant moi par des personnes connaissant les intéressés, peu de temps après la communication de LECLAIRE. Cette histoire, je l'entendis hors de tout champ psychanalytique. Et s'il y eut une intention psychanalytique ce fut par mon écoute qu'elle s'exerça. C'est par cette ouverture spéciale qui avait été amenée par la communication de LECLAIRE en particulier, et par l'enseignement de Lacan en général, auxquels me renvoyait l'histoire que j'entendis, et que j'intitulais l'histoire de Norbert.

Il s'agit d'un couple. Le mari a 25 ans : c'est un médecin promis à un brillant avenir qui se destine à être accoucheur. Ils ont une fille de deux ans. La mère, fixée elle-même à sa propre mère , est assez indifférente à l'enfant. Par contre, le père éprouve une véritable passion pour sa fille. Le père passe l'internat, qu'il rate ce jour-là parce que sa petite fille avait avalé une broche et qu'il était bouleversé. Il renonce et s'engage dans la marine pour faire son service militaire. Là-bas, bien qu'excellent plongeur, il se tue en allant se fracasser le crâne sur une plaque de ciment. L'enfant a alors deux ans.

Nous retrouvons la veuve vingt ans plus tard avec sa fille alors âgée de 22 ans. Cette veuve se remarie avec un homme qu'elle n'aime pas. Sa fille se marie immédiatement avec un homme qu'elle n'aime pas, non plus. Cet homme porte le même nom de famille qu'elle et en plus, a pour prénom Bernard, alors que son propre père s'appelait Norbert. Le ménage marche mal. La jeune femme ne supporte pas sa belle famille et décide Bernard, son mari, à aller vivre dans une île. Là-bas, alors que Bernard conduisait, a lieu un accident de voiture qui défigure la jeune femme. Celle-ci retrouve un visage à peu près normal - mais autre - après plusieurs interventions chirurgicales. Peu de temps après, ils ont un fils qu'on prénomme Norbert. Cet enfant est l'objet d'une grande passion de la part de sa mère. Quant au père, il se sent rejeté de ce couple mère-fils. La mère a constamment peur que Norbert avale des produits nocifs dont le père, agriculteur, se sert, et en particulier de l'insecticide. Un jour le père emmena son fils aux champs où il avait affaire. Il renversa de l'insecticide dans un récipient puis s'en alla travailler un peu plus loin, l'enfant jouant autour. Lorsqu'il revint il constata que le niveau du bol avait baissé ; du moins il le soupçonna, pensa à son fils, mais ne s'y arrêta pas. Une heure plus tard, l'enfant fut pris de malaise et le temps que le père le transporte à l'hôpital, mourait.

Par le biais de cette histoire je me retrouvais revenir à ce dont LECLAIRE nous avait parlé, et cela me montrait ici, un peu de ce qu'il avait montré en ce qui concerne l'apparition des rapports de fantasme

avec le nom du sujet, et à fortiori - dans l'histoire de Norbert - avec le nom du père.

Par quel biais le retrouvons-nous ici ? Nous avons vu une jeune femme qui perd son père lorsqu'elle est âgée de deux ans, qui grandit seule avec sa mère et qui prend un mari et sûrement un phallus en même temps qu'elle.

Son choix est le suivant : Mr X, qui porte le même nom de famille que le père de la jeune femme, donc le même nom de famille que la jeune femme. Elle épousa Bernard et elle avait perdu « Norbert ». En fait, Bernard, en tant qu'agriculteur assez fruste, se trouve être exactement le contraire de Norbert, médecin promis à un brillant avenir. Cette inversion syllabique entre les deux prénoms semble bien là nous révéler le fantasme le plus inconscient, le plus secret de cette jeune femme. Peut-être Bernard n'est-il que l'image virtuelle, renversée, de Norbert tant désiré mais absent, ou plutôt, combien présent.

Comment cette femme va-t-elle pouvoir accommoder cette image virtuelle par rapport à l'image bien réelle de Norbert son père ? En fait tout se passe comme si Bernard avait pour mission d'annuler Norbert. Par qui est-il investi de cette mission ? En réponse à sa femme peut-être, mais bien plus sûrement par Norbert lui-même en tant que celui se manifeste au travers du désir de l'autre.

Qu'est Bernard pour cette femme ? Ne serait-il pas l'antidote, le contre-poison, celui qui annulera Norbert ? Le premier parricide que la jeune femme va commettre va être de se marier à Bernard. A partir de là, il semble que c'est Bernard lui-même qui s'en chargera. D'abord en détruisant la marque, l'empreinte de Norbert dans le visage de sa femme. Ensuite en tuant son fils : le Norbert ressuscité pour deux ans, et avec - on ne peut mieux choisir - de l'insecticide.

Il est d'autres éléments qu'il y aurait lieu d'approfondir ici. Par exemple les références à la mère que nous retrouvons constamment. Norbert voulant être accoucheur, faisant son service militaire dans la marine, se tuant en mer, le couple allant vivre dans une île.

Mais ni l'exemple - qui est une histoire racontée, pour laquelle nous ne disposons pas d'analyse - ni mon expérience actuelle, ne me permettent d'aller plus loin que les quelques éléments que je viens de donner.

LECLAIRE

Peu de choses à ajouter à cette extraordinaire histoire. Vous aviez commencé à noter : histoire de Norbert ?

LACAN

J'ai voulu qu'on mémorise. Ça vaut la peine. C'est une histoire qui n'a pas été analysée et qui ne peut être analysée. Mais le nom de Norbert, n'avait pas été entendu. J'ai voulu qu'on l'écrive.

LECLAIRE

J'ai encore beaucoup de communications. Mme Lemoine. C'est à propos du rêve à la licorne.

Mme LEMOINE

Je ne suis pas analyste, ni médecin. Ça ne se verra du reste, je crois, que trop. Mais j'ai été invitée à vous communiquer mes réflexions toutes intuitives. Alors les voici.

« On pourrait aller plus loin » a dit Serge LECLAIRE en fin d'exposé. Eh bien non, on ne peut pas ! Il a beau nous proposer une nouvelle variation sur le thème : or renversé et qui donnerait rose comme la cicatrice ou le sexe inversé ou la rose inversée de la femme, mais la chaîne signifiante ni le chiffre de « poor d'je li », ni surtout le rêve lui-même ne sont des thèmes ou des textes susceptibles de variations à l'infini. Donc pour aller plus loin, il nous faudrait être l'analyste lui-même et avoir devant nous l'analysé c'est à dire poursuivre l'analyse. Enfin il nous faudrait connaître le nom véritable du patient, ce nom d' Eliani, fils du seigneur en hébreu, je crois - mais je ne connais pas l'hébreu - a été vraisemblablement avancé pour les besoins de la cause. Nous verrions alors - si nous le connaissions - ce nom de famille, jouer en fonction de LECLAIRE, la clairière du rêve. Mais nous n'avons ni l'homme, ni son nom, faute de quoi nous ne pouvons que rêver en effet, ou pire conclure. Par exemple, au complexe de castration. Mais l'analyse, est, semble-t-il le contraire d'un diagnostic, fût-il rendu concurremment par le patient lui-même. La simple prise de conscience est peu opérante. Mais Serge LECLAIRE dit aussi, et dès le début, que le nom propre est lié au plus secret du fantasme inconscient, et c'est de cette phrase que je voudrais repartir.

Reprenons un peu l'histoire du rêve. Philippe a soif. Il réussit à tromper, mais non évidemment à satisfaire la soif, en apaisant en rêve d'autres soifs, échos préconscient d'un manque fondamental inconscient. Ainsi le rêve est comme une chambre d'écho. Dans un contexte de vie quotidienne, au contraire, quand il arrive à Philippe de dire :

« Lili, j'ai soif » il exprime au moins deux désirs, il a besoin de boire et il aime Lili. Le plus important n'est pas celui qui est formulé, car toute

parole est d'abord le signe d'un besoin d'amour, d'un appel. Mais il attend tout de même qu'on lui donne à boire, du moins dans un premier temps.

Donc les choses se passent très différemment dans le rêve et la réalité, au niveau du langage. Dans la réalité la soif s'exprime pour obtenir une satisfaction, dans le rêve elle ne s'exprime pas et loin de se satisfaire, elle éveille d'autres soifs qui, elles, dorment dans la journée.

Chez Philippe, on peut donc dire que le langage de la veille montre sans doute des fissures. Sans doute est-il lacunaire comme son langage nocturne puisqu'il laisse apparaître assez fréquemment une formule dénuée de sens comme « poor d'je li ».

Pourquoi donc, chez Philippe la poussée originelle - au lieu de se faire normalement représenter et d'occuper ainsi, de substitut en substitut, la vie psychique jusqu'au langage - pourquoi le déplacement a-t-il tourné court et a-t-il abouti à ce cul de sac de « poor d'je li »?

Sans doute parce qu'il n'y a pas eu d'ancrage au moment voulu. Sans doute parce qu'un sevrage brutal a dispensé le père de jouer son rôle de séparateur. C'est ce que la suite de l'analyse apprendrait. Peut-être aussi le père a-t-il manqué en personne tout à fait, comment savoir ?

Il y a un Jacques, frère du père, qui paraît avoir joué, avoir pris quelquefois sa place. Donc la métaphore originelle n'a pas jouée. Elle n'est pas venue séparer ce qu'il fallait séparer, fondant ainsi les oppositions ultérieures, conditions du discours. La vie psychique de Philippe est restée semblable à des marais où un nénuphar chasse un autre nénuphar indéfiniment. Là-dessous, est restée béante la pulsion originaire, la pulsion de mort. Pour fixer la ronde des substitutions fallacieuses, Philippe a posé sur son besoin un sceau, une cicatrice qui le masque mais le castre du même coup. La cicatrice est sur lui mais la rose est ailleurs, dans la clairière peut-être. N'importe qui ne peut pas lui montrer le chemin, le patient fait donc appel à l'analyste pour qu'il l'aide à reconvertir la cicatrice en dard.

Cet appel de l'analysé à l'analyste prend dès le départ - et à l'arrivée - la forme de deux noms

propres, Georges-Philippe : fils du Seigneur avec un point d'interrogation, et fait appel à Serge LECLAIRE pour qu'il reprenne avec lui son histoire, au moment où son père a manqué, et pour qu'il lui permette ainsi de renouer la chaîne signifiante aussi près que possible du premier chaînon symbolique.

Philippe débouchera peut-être plus tard dans la clairière où il pourra - devenu homme - cueillir la rose. Devenu homme, il pourra également se faire appeler par son nom propre, que nous ne connaissons pas, et non par « fils du Seigneur ».

Jusque là il reste un enfant qui tète sa nourrice pour la plus grande satisfaction de la nourrice elle-même, mais il faudra au patient liquider son transfert pour ne pas devenir l'enfant de l'analyste après avoir été l'enfant de sa nourrice.

C'est alors seulement qu'il sera autorisé à porter son nom propre qui ne sera plus celui de son père, symboliquement mort. Il pourra aussi parler à la première personne et laisser parler en lui les deuxièmes et troisièmes personnes. Fini le rêve de la licorne porteuse de son dard endormi.

Philippe, enfin, deux fois baptisé, aura conquis sa propre identité. La transmission du nom propre est sans doute un fait sociologique. Mais le nom propre colle à la personne comme le nom commun à la chose que nous ne distinguerions pas si elle n'était nommée.

Ainsi porter un nom a-t-il un sens et une action sur la personne et peut-on parler de la conquête du nom. Il s'agit donc pour l'analyste d'autoriser tant soit peu l'inconscient, après séparation des personnes, à fonder la première.

La littérature, dans cette perspective, serait une analyse magnifiée en - et par - la personne de l'auteur, tandis que selon l'expression de Jean Paulhan, elle serait un langage grossi où métaphore et métonymie apparaissent comme vues au microscope. Mais le rêve n'est pas un texte avec nom d'auteur. Il n'est que l'envers d'un poème.

LECLAIRE

Nous avons encore au moins trois textes :  
Melle MARKOVITS.

(exposé de Melle MARKOVITS)

LACAN

Sans préjudice des autres - on va voir les décisions qu'on va prendre - on va faire ronéotyper cette vraiment très remarquable communication. Comme vous aurez seulement la semaine prochaine le texte de Jacques-Alain Miller, vous pourrez trouver, probablement un peu plus tard celui-ci.

LECLAIRE

Je souhaite pour ma part, d'abord bien entendu, que l'on reprenne ce texte de Melle MARKOVITS, que l'on ait présente aussi devant les yeux la suite des tapisseries de la Dame à la licorne, ce qui n'est pas tellement difficile, mais je souhaite peut-être - plutôt que de répondre, d'ajouter moi-même un commentaire, à cette discussion - donner l'occasion, ce qui ne sera pas très long, aux deux personnes qui ont encore bien voulu m'écrire, à savoir Melle MONDZAIN et Mr Major, l'occasion de vous communiquer leurs réflexions .

Melle MONDZAIN

Après les communications qui ont été faites, j'ai un peu l'impression que les quelques réflexions cliniques que m'avait suggérées le texte de LECLAIRE vont recouvrir des choses qui ont déjà été dites et apparaître un peu comme une répétition.

Néanmoins, je les livrerai comme telles puisqu'on me le demande et en commençant peut-être par la fin de ce que j'avais écrit à LECLAIRE en raison des interventions précédentes, qui ont mis l'accent sur le terme de « poor d'je li ».

LECLAIRE nous avait dit dans son texte, qu'il était fort difficile, en général pour l'analyste, d'obtenir la communication de telles formules dont le dévoilement, dit-il, apparemment si anodin, a quelque chose qui ressemble comme à l'extrême de l'impudeur, voire comme à la limite du sacrilège.

Il a surtout porté l'accent sur la question du sacrilège en nous montrant comment le terme de « poor d'je li » était lié au nom du père, au nom du patient, au lien patronymique.

Madame LEMOINE a fait allusion tout à l'heure à la signification possible de ce nom Eliani : fils du Seigneur. C'est une question que je m'étais aussi posée, mais je ne sais pas plus qu'elle l'hébreu. En outre je me suis demandé si le nom d' Eliani était le nom réel ou si ce n'était pas un nom forgé. N'empêche que la convergence serait tout de même assez frappante.

C'est un nom qui a une résonance sémite et il y a dans les Tables de la Loi un commandement qui dit : « tu ne prononceras pas le nom de JAVEH, ton Dieu, eu vain. »

J'avais pensé que quelqu'un qui s'appelait Georges-Philippe Eliani, qu'il soit juif ou même peut-être chrétien, ne pouvait guère ignorer un tel commandement et que le terme de « poor d'je li » pouvait apparaître, dans une certaine mesure, comme une sorte de juron et de sacrilèges au sens religieux, une façon de dire : « nom de Dieu », avec énormément d'astuce et cette forme de déguisement qui est le propre quelquefois de certains symptômes

névrotiques, de traits cliniques - que nous connaissons bien en tant qu'analystes - où la transgression se dévoile de façon d'autant plus claire qu'elle veut apparaître au contraire comme camouflée.

J'avais été frappée par un autre aspect de ce phonème « poor d'je li » comme OURI et d'autres en ont parlé sur le plan phonématique. Je n'ai pas des sources aussi précises, aussi fournies que celles d'OURI. Je suis allée voir dans des livres de psychologie de l'enfant, à des sources assez banales, parce que j'avais le sentiment que ça me rappelait quelque chose, que ça me rappelait les mots ou les termes qu'inventent volontiers des enfants, et les jeux verbaux des enfants. Ce que j'ai retrouvé m'a un peu déçue et un peu satisfaite à la fois en ce sens que, toutes les observations sont pratiquement unanimes à remarquer que certains sens apparaissent avant d'autres et que, par exemple, un son comme le «r» est l'un des plus précoces, et particulièrement associé aux émois corporels agréables, dont il serait assez caractéristique. La lettre «p» serait l'une des premières consonnes prononcées et on parle volontiers effectivement de lallation. Ce lien entre les jeux verbaux et les émois corporels agréables m'a amenée à me poser la question d'un lien possible entre une expression phonétique de cet ordre et le côté corporel agréable, ce plaisir physique qui pouvait s'y associer ou y avoir été associé, et je me suis demandée - j'ai posé la question à LECLAIRE - si la difficulté qu'il pouvait y avoir à obtenir de telles formules, à les recueillir, en règle générale ne pouvait pas être le fait d'un oubli extrêmement précoce qui serait contemporain ou de même ordre, qui irait dans le même sens que - peut-être oubliée - la première expérience corporelle agréable, voire les premières masturbations dont l'observation même chez le nourrisson paraît avoir été faite. Ce qui viendrait rejoindre un problème, dont LECLAIRE a dit qu'il nous parlerait, qui est celui de l'inconscient et de la chaîne signifiante par rapport au corps et aux problèmes corporels.

Cette question du corps et du corps de Philippe, je me la suis posée également au niveau du rêve. On a

déjà dit ici comment pouvait se situer la place de LECLAIRE dans le rêve par rapport à cette clairière. LECLAIRE nous a parlé de ce rêve en nous disant que c'était un rêve de soif et il a situé la place du désir au niveau de cette soif, si j'ai bien compris. Pour un rêve de soif, si l'on prend le terme dans le sens d'un rêve dont l'origine serait la soif, qui aurait une source somatique, il ne correspond pas tout à fait à ce que l'on connaît classiquement de tels rêves où l'on s'attendrait par exemple à ce que Philippe rêve au moins d'une source, qu'il rêve d'eau, qu'il rêve d'un liquide quelconque à absorber. Il semble y avoir eu un certain délai entre le rêve qui débouche sur une clairière, qu'on n'atteint d'ailleurs pas, et la manifestation de la soif. Je poserai volontiers la question à LECLAIRE, de savoir si le terme de rêve de soif ne serait pas à prendre dans le sens que c'est le rêve qui a donné soif à Philippe parce qu'il y a, au fond, dans le mouvement du récit que Philippe fait à LECLAIRE, deux temps, il y a le temps du rêve où Philippe dort, Philippe qui est allongé, Philippe qui rêve de LECLAIRE, à LECLAIRE, comme il y a sur le divan de l'analyse Philippe qui parle à LECLAIRE et il y a - posé dans le discours - un Philippe qui sort du rêve, qui se réveille pour aller boire et qui, à ce moment-là n'est plus le Philippe lié au désir de LECLAIRE mais le Philippe lié à « Philippe j'ai soif » au corps même de son enfance et qui s'oriente dans la direction, au fond, d'un autre désir, « Philippe j'ai soif », c'est un Philippe unique au monde, unique et distingué entre tous les Philippes du monde, peut-être par sa mère qui l'a peut-être nourri lorsqu'il était enfant, ou dans son récit du moins, ce qui apparaît c'est une autre figure de femme, c'est celle de Lili qui l'a surnommé « Philippe j'ai soif » et qui l'a ainsi salué en tant que tel .

LACAN

C'est vraiment important ce qu'a dit Melle MONDZAIN.  
Est-ce que ISRAEL à qui j'avais demandé d'intervenir  
à quelque chose de prêt ?

ISRAEL

Ça se garde .

LACAN

Alors on va demander à Major.

LECLAIRE

Je vais laisser à Major le soin de conclure, en lui demandant de venir tout de suite, pour une sorte de commentaire analytique, extrêmement proche semble-t-il du matériel qui a été amené là, et j'aimerais avoir la prochaine fois l'occasion de vous dire, ce que je voulais - en conclusion de cette discussion - souligner et ce sur quoi je voulais mettre l'accent à ce propos, à savoir sur le caractère tout à fait particulier de ce dont il s'agit ici, de l'objet dont il peut être question, pour autant qu'il s'agit d'une formule, d'une jaculation, de quelque chose qui est dit à voix haute ou basse, et je voulais surtout à ce propos vous rappeler un autre élément de l'analyse de Philippe qui est celui du rêve à la serpe - auquel d'ailleurs se réfère Major - où nous trouvons d'une façon encore plus précise ce qui est de l'ordre de l'appel.

MAJOR

Je dirai que ceci pourrait tourner autour de la rencontre du désir de l'analyste, de l'avènement du sujet, sur la trace du nom propre.

Je vais au point le plus central. C'est bien sur le terrain privilégié de l'inconscient d'où le sens émerge du non-sens, où à propos du nom propre et de ses rapports avec le fantasme fondamental, Serge LECLAIRE nous a mené au bord d'une transgression avec la rigueur du non-logique de type primaire.

De l'inconscient, il nous a illustré les mécanismes, fondamentaux, la substitution métaphorique et le déplacement métonymique.

Au texte inconscient du rêve à la licorne de :

Philippe Lili, plage, soif, sable, peau, pied, corne, élaboré en 1960, il a ajouté en janvier dernier la transcription phonématique du fantasme fondamental de Georges-Philippe Eliani : « poor d'je li ».

Il nous a donné les critères qui l'ont amené à distinguer, retenir, souligner, tel couple phonématique plutôt que tel autre dans sa démarche analytique. Les critères qu'il a retenus prennent essentiellement pour charnière trois concepts fondamentaux en psychanalyse, la répétition des éléments signifiants, l'irréductible pulsion dont les représentants subissent l'effet de refoulement, de déplacement et de la condensation et enfin l'absence constitutive de rapports logiques et de contradiction au niveau primaire des processus de l'inconscient.

Inconscient, pulsion, répétition, dans leur indissoluble lien, appellent pourtant un quatrième concept ainsi qu'y a insisté Jacques Lacan dans son séminaire sur Les fondements de la psychanalyse : le transfert ; c'est bien sur le transfert que sont revenus quelques uns qui ont parlé avant moi d'ailleurs.

La tentation m'est venue d'en rendre compte en appliquant la méthode même que Serge LECLAIRE a déployée, et en particulier dans son articulation avec le nom propre. Mais il me faut à mon tour me

hisser aux limites d'une nouvelle transgression, celle de lever le voile sur la situation analytique - où comme tiers réel je suis exclus - pour interroger le désir de l'analyste. Position difficile s'il en fût où l'on risque de surprendre son propre regard sur l'invisible.

C'est à partir des deux rêves de Philippe que je tenterai d'abord de déceler les traces de transfert dans les noms propres. Puis je m'aventurerai à frayer un chemin dans le lieu, dans le colloque singulier de l'expérience analytique, de l'avènement du sujet en place du désir de l'analyste, à travers la transcription phonématique du fantasme fondamental de Philippe. N'est-ce pas de cette conjonction que naît en analyse ce qu'en un autre lieu LECLAIRE a appelé la rencontre incestueuse ? C'est cette rencontre incestueuse que je tente ici de pointer dans l'articulation de la collusion des noms propres de l'analyste et de l'analysé. De cette rencontre, il faudrait parler plus longuement. Qu'il me suffise pour l'occasion d'en dire encore deux mots.

En vertu de l'assimilation de la barrière de refoulement constitutive de l'inconscient à la barrière de l'inceste, la visée de l'analyste qui apparaît comme dévoilement du sens, voire du sens des origines, en tentant de modifier l'équilibre systémique, de rendre conscient ce qui est inconscient, devient une aventure incestueuse en puissance, seule transgression véritable de l'inceste, telle que commise par Freud d'une manière exemplaire lorsque mettant au jour son travail princeps, la Traumdeutung, il résout l'énigme posée à lui jusque-là, de son voyage à ROMA, dont l'anagramme est AMOR et accède à une [...] désormais symbolique.

N'est-ce pas dans le renoncement à la fascination du désir en son incidence liée à la mère et aux origines, tel Oedipe, où son assomption dans son indissoluble lien à la castration, que se fait l'accession au sens, à la conscience de soi, par opposition à la conscience universelle qui est méconnaissance du désir et de la castration.

Revenons aux deux rêves de Philippe dont je rappelle les deux dernières phrases seulement :

- du rêve à la licorne :

« nous marchons tous les trois vers une clairière que l'on devine en contre-bas »

(cet élément a déjà été souligné),

- et du rêve à la serpe la dernière phrase également, qui me semble liée au transfert :

« il se serait donc blessé contre un objet caché dans le trou. Je le cherche, pensant à un clou rouillé. Cela ressemble plutôt à une serpe »

(Je souligne serpe, figuration de l'analyste en son lieu).

Son désir de boire, Philippe tente de le satisfaire à la fontaine à la licorne, pièce d'eau de son souvenir, auquel s'associe le «li» de Lili et auxquels viennent se lier les restes diurnes, évocation de sa promenade en forêt avec sa nièce Anne. Déjà, nous reconnaissons les phonèmes constituant de son nom : Eliani .

Guettant le gibier, ils avaient remarqué, vers le fond d'un vallon où coulait un ruisseau - l'eau claire, la clairière du rêve - de nombreuses traces de cerfs et de biches, indiquant un des points où les animaux venaient boire. La licorne, comme on le sait, est représentée avec le corps d'un cheval mais la tête d'un cerf. Tentons de reconstituer le discours en comblant les lacunes à la manière d'un rébus, en redonnant aux phonèmes de la chaîne inconsciente le support d'un discours préconscient.

« A la trace, et à la tête d'un cerf, je viens boire l'eau claire de la bonne parole » pourrait dire Philippe dans une formule, non dénuée de l'ambiguïté de l'obsessionnel. « Ou se mirant dans la fontaine et ne s'offrant comme une forteresse inexpugnable que pour mieux résister, ce joli corps ne sert qu'à moi, et qu'à moi-je », «joli» ou se retrouve la licorne, et dans la contraction radicale du deuxième membre de la phrase, le prénom de l'analyste, taillé à même le moi-je, qui servait à

nommer Philippe. Ou encore, se constituant comme phallus de l'analyste et cherchant la complicité de ce dernier pour masquer son peu de sujet, selon la formule de LECLAIRE, « du cerf, je suis la corne ». Mais au fait, qui suis-je ? Où me situer, et en quel lieu et place viendrais-je ?

Prenant appui sur le je de l'analyste en son nom Serge, en en faisant ainsi pour un temps son serf, il se constitue comme sujet désirant : Georges, qui désirant le phallus - celui que Lili désire - le portera en tête, comme dans l'onomatopée donnée par l'analyste, traduction du fantasme fondamental « Poor je ».

Ici se retrouve dans son inversion inéluctable le jeu apodictique du « Je pense » cartésien. Mais poursuivons, en prêtant à Philippe à propos du second rêve, le discours suivant :

« c'est une serpe qui m'inflige cette blessure au pied ».

Et voilà que l'exquise différence, repère de l'élément inconscient, vient se loger en deux phonèmes, «pe» et «Je», opposition du pénis-phallus et de la gorge comme représentant des deux pôles de la bi-sexualité du [sapens] et du " je suis", commentaire du wo es war mais surtout des deux phonèmes à partir desquels l'analyste a forgé le nom George Philippe Eliani en y laissant l'empreinte du sien propre, du «pe» de serpe est issu Philippe en 1960, nom complété en 1965 à l'aide du je de Serge pour donner Georges et enfin Eliani, où son avènement comme sujet se situe entre la fascination pour le lit de Lili et le libre savoir de son analyste, tel Freud doublement fasciné par sa jeune et jolie mère et par le savoir biblique de son père.

Trois phonèmes : « pe, je , li, » que nous retrouvons dans la transcription du fantasme fondamental

« Poor d'Je li ». Si entre

le «pe» et le «je» de « Poor d'Je li », apparaît l'or qui dans sa réversion fait surgir la rose, dans le poor de la licorne, en un mouvement identique surgit le roc, celui de la pulsion de mort, butée du désir

et de la castration ; pulsion de mort constitutive, dans les termes de Serge LECLAIRE, du sujet désirant, mais encore, roc de l'irréductible singularité du sujet. Cette blessure, infligée au pied par la serpe, l'analyste la fera remonter - non sans la laisser s'attarder à sa véritable place - jusqu'à la tête, tête de cerf avec une corne, où le «je» de George-Philippe se resserrera autour du fier symbole pour constituer son identité phallique [joli porc] .

LECLAIRE

J'essaierai de répondre et de conclure mercredi prochain.